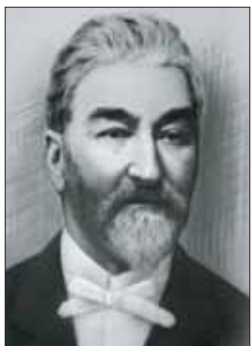


Exposition

Dunkerque, ancienne capitale du jute

Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, Dunkerque devient sous l'impulsion de quelques entrepreneurs avisés l'un des plus importants centres de production de toile de jute en France. Retour sur une épopée qui dura près d'un siècle.

Un navire de contrebande qui parvient à déjouer la vigilance des autorités britanniques pour importer illégalement en France les pièces détachées d'un métier à filer le lin: l'histoire de l'industrie textile dunkerquoise commence comme un véritable roman d'aventure.



Pierre Woussen, fondateur de la Société Dunkerquoise.

Mais aussi anecdotique soit-elle, cette opération va sceller le destin de milliers de familles ouvrières et contribuer à l'essor industriel de toute l'agglomération. Car sitôt débarqué, le matériel est acheminé à Coudekerque-Branche où David Dickson, un filateur d'origine écossaise, et son associé Célestin Malo, le frère cadet de Gaspard Malo, célèbre homme d'affaires, viennent de fonder la toute première filature de lin du continent.

La première filature de jute française

Ouverte en 1836, cette petite manufacture est l'une des plus modernes du secteur. Elle dispose de métiers à filer mus par des machines à vapeur et d'un atelier de tissage mécanique de toiles à voiles. Les commandes abondent. Le succès est tel que nos deux entrepreneurs décident de tenter une nouvelle expérience en créant la première filature de jute française. Une idée de génie puisque

cette fibre végétale (d'origine tropicale), moins chère que le lin et le coton, répond parfaitement aux besoins des petites fabriques de toiles, de bâches et autres cordages de marine. C'est le début d'une belle et grande épopée. Premier employeur du secteur, la société Malo-Dickson devient très rapidement l'une des plus grandes

entreprises du nord de la France. À son apogée au milieu des années 1860, elle emploie plus de 1 200 personnes.

Une colonie d'Écossais

Pour former et encadrer cette main-d'œuvre, David Dickson fait appel à des ingénieurs et à des ouvriers hautement qualifiés qu'il recrute dans son pays natal, l'Écosse. Souvent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, voire même de leurs frères et sœurs, ces travailleurs étrangers fondent bientôt de véritables dynasties. Et suivant l'exemple de leur employeur, ils s'associent à quelques riches entrepreneurs français pour créer leur propre filature de lin ou de jute. C'est le cas de Joseph Grandy qui, après vingt et un ans de bons et loyaux services, fonde avec deux associés la filature « La Dunkerquoise » rue de l'Industrie à Dunkerque. Rachetée par les frères Kyd (1870) puis par les frères Walker, cette filature de lin, de chanvre et de jute compta jusqu'à 700 ouvriers.

Située rue du Jeu de Mail, la filature de jute Rigot Stalars a définitivement fermé ses portes en 1972.



Dernière fabrique de toiles à bâches, la Société Dunkerquoise perpétue un savoir-faire vieux de plusieurs siècles.



Machines servant à la confection de toiles de jute. © Musée portuaire.

Les bouleversements des années 1870

En 1865, deux nouveaux établissements s'ouvrent dans le quartier du Jeu de Mail. Le premier appartient à la société Rommel & Winther tandis que le second, baptisé Filature du Mail, est exploité par Alfred Vancauwenberghe, Édouard Seys, fondateur d'ancres et de chaînes de marine, et Robert Snowden, contremaître de fabrique. Considérée comme l'un des plus importants centres de filature de lin et de jute en France, l'agglomération dunkerquoise attire alors de plus en plus d'entrepreneurs français et étrangers pressés de faire fortune. Malheureusement, leurs espoirs seront vite déçus. Le déclenchement de la guerre de 1870 et la montée en puissance des filatures anglaises et des fabriques de toiles de coton vont bientôt plonger bon nombre d'entreprises dans la crise. Pour survivre, certaines manufactures diversifient leurs activités. La société Dickson renforce ainsi sa position sur le commerce des sacs servant au transport des denrées agricoles puis commence à fabriquer de nouveaux articles tels que des toiles imperméables ou encore des bâches destinées aux compagnies de chemins de fer. Une diversification qui porte ses fruits puisque, en 1901, elle parvient à acheter la maison Broquant qui, depuis 1857, est spécialisée dans la fabrication de filets de pêche.

Un secteur dominé par quatre entreprises

À la veille de la Première Guerre mondiale, l'industrie du jute est dominée par quatre entreprises: la société Dickson qui travaille aussi bien le lin, le chanvre que le jute; le puissant Comptoir Linier qui contrôle trois usines dont la Filature du Mail et l'imposante fabrique de Saint-Pol-sur-Mer; la société Saint-Frère qui possède deux usines; et enfin la société d'origine alsacienne Weill et Cie qui dispose de deux établissements situés à Coudekerque-Branche (fondé en 1897) et à Dunkerque, auxquels viendra bientôt s'ajouter celui de Petite-Synthe. À cette époque, la



Au début du XX^e siècle, la majorité des filatures dunkerquoises se sont spécialisées dans le travail du jute. © Musée portuaire.

quasi-totalité des filatures locales s'est spécialisée dans le travail du jute. Principal secteur d'activité du Dunkerquois, cette industrie compte près de 5000 ouvriers et emploie la majeure partie de la main-d'œuvre féminine et juvénile disponible. Avec Watten, Steenvoorde et Bailleul, l'agglomération dunkerquoise traite alors près de la moitié du jute importé en France. Une suprématie que la Grande Guerre ne parviendra pas à briser. En effet, sitôt l'armistice signé, l'activité redémarre et l'industrie textile reprend son essor.

L'effondrement d'un pilier industriel

Personne ne songe alors au drame qui se profile à l'horizon. Ébranlées par la crise économique mondiale des années 1930 puis par le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, la majorité des filatures dunkerquoises disparaissent dans le fracas des bombardements de mai et juin 1940. Au sortir de la guerre, la situation est des plus préoccupantes. La plupart des fabriques sont détruites ou sérieusement endommagées et celles qui ont été épargnées ne peuvent fonctionner faute de matière première. Totalement anéanti, le port perd en outre sa place de premier importateur de jute brut en France au profit de Boulogne, plus proche des nouveaux centres de fabrication. Les industriels dunkerquois n'ont donc plus qu'une seule solution : délocaliser leurs unités de production. La société Saint-Frère renonce à reconstruire son usine détruite. Le Comptoir Linier ne conserve que sa fabrique de Saint-Pol-sur-Mer et la société Weill n'exploite plus que ses deux établissements de Petite-Synthe (150 salariés) et de Coudekerque-Branche (330 salariés).

Un savoir-faire perpétué par la Société Dunkerquoise

Victime de la mondialisation et de la concurrence des transports de vrac et des fibres de synthèse, la filière du jute peine alors à survivre. En 1966, la société du Comptoir Linier est rachetée par la société Saint-Frère qui tente également de se rapprocher de l'entreprise Dickson et de la firme des tissages Constant à Lille. Aucun accord satisfaisant n'ayant été trouvé, les deux sociétés nordistes décident de s'associer et de regrouper la majeure partie de leur activité au sein de l'usine de Wasquehal. La vieille manufacture de Coudekerque-Branche est fermée au milieu des années 1970, peu de temps après celles de Rigot-Stalars au Jeu de Mail (1972) et de Weill à Petite-Synthe (1973). De cette puissante industrie ne subsiste aujourd'hui qu'un seul établissement, celui de la Société Dunkerquoise. Dirigée depuis 1884 par la famille Woussen, cette ancienne entreprise de location de sacs de jute est parvenue à traverser toutes les crises en se spécialisant dans la confection de toiles à bâches, de banderoles publicitaires et autres stores en matières synthétiques. Des innovations qui lui ont permis de s'imposer sur un marché désormais très concurrentiel. ◆

Sources

Archives municipales et Musée portuaire. Odette Bonte, « Coudekerque-Branche, les Dickson et la colonie d'Écossais », revue de la SDHA, n° 26, novembre 1992. Nathalie Mudard-Franssen, « Les entrepreneurs héroïques de l'économie dunkerquoise », thèse de doctorat.

Le saviez-vous ?

Peintre et théoricien de l'art

Né à Dunkerque en 1714, Jean-Baptiste Decamps est un des peintres, écrivains et théoriciens de l'art le plus talentueux de son époque. Initié à l'art par son oncle maternel Louis Coypel, il se passionne pour la peinture, part étudier à Ypres puis à Anvers avant d'intégrer l'Académie royale de peinture en 1739. Deux ans plus tard, il fonde l'École royale académique et gratuite de dessin, peinture, sculpture et architecture de Rouen, une véritable institution qui jouera un rôle primordial dans le développement des arts picturaux en Normandie et servira de modèle aux futures écoles de Lyon, Dijon ou Dunkerque. Excellent peintre, il affectionne tout particulièrement le style des maîtres flamands auxquels il consacre une part importante de son premier ouvrage, la « Vie des peintres flamands, allemands et hollandais », dont les quatre volumes parais-

sent entre 1753 et 1763. En 1756, c'est tout naturellement vers lui que les conseillers de la Chambre de commerce de Dunkerque se tournent pour la décoration de leurs nouveaux bureaux situés au premier étage de la bourse de commerce. Sur les neuf toiles

commandées à l'artiste, sept subsistent toujours, précieusement conservées par le musée des Beaux-Arts de Dunkerque qui les présente d'ailleurs au public jusque septembre 2009 à l'occasion de l'exposition « Regards sur la ville ». ◆



© Direction des musées de Dunkerque, MBA Ph. Jacques Quecq d'Henriprêt



Guetteur de père en fils

D'après un document manuscrit découvert en 1824 à l'intérieur de la logette des guetteurs (détruite en 1940) aménagée au centre de la plate-forme supérieure du beffroi de Saint-Éloi, la fonction de tourier (guetteur) aurait été assurée durant plus de six cents ans, de 1234 à 1886, par les membres d'une seule et même famille d'origine espagnole, les Garcia. Dans leur petite guérite, les guetteurs veillaient jour et nuit sur la ville et son port. Ils sonnaient le tocsin en cas d'agression, indiquaient un incendie à l'aide d'un fanal, guidaient les bateaux en rade au moyen de signaux et annonçaient fêtes et cérémonies en hissant un grand drapeau sur le mât dressé au-dessus de leur poste de garde. Ces missions cessèrent d'être remplies par les Garcia lorsque le dernier d'entre eux décéda en 1886 sans descendance masculine. ◆

Saint Julien l'Hospitalier



Propriété de la ville de Dunkerque depuis 1977, la maison de l'Armateur sise rue Faulconnier a été construite en 1748 pour le compte de Jean-Étienne de Chosal, négociant et lieutenant général du siège royal des Traités (les impôts indirects), à l'emplacement d'un vieil hôpital connu sous le nom d'hôpital Saint-Julien.

Le fronton triangulaire de la porte cochère de cet hôtel particulier présente d'ailleurs toujours un bas-relief provenant de l'ancien établissement d'assistance aux pauvres et aux malades. Celui-ci représente saint Julien l'Hospitalier dans une barque en compagnie de deux voyageurs. Fondée en 1452, cette maison hospitalière fonctionna jusqu'au milieu du XVII^e siècle avant d'être transférée dans un second hôpital Saint-Julien qui sera érigé en hôpital général de la Charité en 1737.



© Ecomusée de Saint-Nazaire

Cent ans après le lancement de la « Gloire », premier vaisseau cuirassé de l'histoire (1865), la Marine nationale française retira du service le « Jean Bart », le dernier cuirassé au monde à avoir été mis en service. Commandé par l'Amirauté en 1936, ce bâtiment de ligne de 35000 tonnes figurait alors avec son sistership le « Richelieu »

Le « Jean Bart » dernier cuirassé de l'histoire

Chantiers de la Loire de Saint-Nazaire en janvier 1939, ce bâtiment est encore en construction lorsque les Allemands déclenchent leur offensive en mai 1940. Et ce n'est qu'au prix d'efforts acharnés qu'il parvient à appareiller pour Casablanca au nez et à la barbe de l'ennemi dans la nuit du 18 au 19 juin. Mais bombardé par les forces américaines en no-

tembre 1942, le « Jean Bart » doit s'échouer dans le port marocain. Ne pouvant être réparé avant la fin des hostilités, il ne regagnera Cherbourg qu'en août 1945. Progressivement remis en état, il entre en service en 1953 et participe à l'opération du canal de Suez en 1956 avant d'être placé en réserve l'année suivante. Utilisé comme navire école durant plusieurs années, il est finalement désarmé en 1969 et vendu à un chantier de démolition en 1970. Avec lui s'achève la belle épopée des grands cuirassés. ◆